

Introduction

Modes de français

*Je trouve par les anciens historiographes et poètes,
que plusieurs sont nez en ce monde en façons bien
estranges. Rabelais, Pantagruel¹.*

Nous voudrions commencer cette exploration comme on commencerait une histoire : « il était une fois » ; non pas comme un *pensum* scolaire, mais comme un de ces contes d'aventure que le Moyen Âge affectionnait tant. Car c'est bien de Moyen Âge qu'il s'agit, et d'aventures dont les héros souvent sans nom sont nos ancêtres par la langue sinon par le sang. La vaste et bouillonnante plaine médiévale, en effet, est le terreau — champ, *campus* — où a germé notre langue : celle qui se parle, celle qui s'écrit aujourd'hui encore. C'est ici, l'a-t-on assez oublié, dans ce splendide et indomptable Moyen Âge que cette histoire commence véritablement ; c'est ici que tout se joue, ici que le français tout jeune alors — même si par inadvertance nous l'appelons « ancien » de nos jours — grandit, en épousant parfois de près les méandres de l'Histoire ; vaste et bouillonnante plaine où retentissent à tout jamais le cor de Roland, les hennissements de Bayard et les plaintes de la jeune amoureuse abandonnée à l'aube du nouveau jour. Oui, nous voudrions raconter cette histoire comme on raconte une aventure à la fois belle, périlleuse et *fière*, comme dirait l'ancien français ; c'est une conquête qui procède par querelles et affrontements, qui est ponctuée d'avancées et d'hésitations, de victoires et de défaites aussi.

Il est vrai qu'on a tenté de raconter cette histoire à travers d'autres *modes*, à la manière des scientifiques par exemple qui font tout dépendre d'alternances combinées de 1 et de 0, et qui représente-

raient une sorte de stylisation des chevaliers ennemis d'hier. Mais les tentatives d'enfermer ces questions dans une camisole rigide ont donné des résultats — mitigés. Non que le couple *vrai vs faux*, pour édifier un discours descriptif, fût mal choisi ; mais sans doute était-il trop étroit. C'est que la langue, et l'usage que l'on en fait, est d'essence irréductible et jamais carrée ; elle perd parfois, dans son cheminement à travers le temps et les provinces, la boussole et le nord. Bien des chemins de traverse et autres raccourcis aventureux sont à l'origine des grands boulevards solidement figés de nos certitudes, de nos lois de bon usage et d'orthographe. Oui, l'histoire de la langue se décline toujours par *modes*, dans tous les sens du terme².

L'histoire, quelle qu'elle soit, s'écrit à travers des ruptures, en termes d'« ancien » et de « moderne ». Si les dialectiques en présence dans l'aventure du français sont nombreuses, on peut les ramener dans toute leur subtile variété à un dénominateur commun : celui mettant dos à dos les deux pôles de l'oral et de l'écrit, et ce dès les premiers balbutiements, durant tout le long Moyen Âge et au cours des siècles qui ont suivi ; le classicisme, les Lumières, puis les maîtres d'école de la jeune République insufflent une vigueur chaque fois originale et renouvelée à leur confrontation. Et aujourd'hui ? Le couple *oral vs écrit* emprunte à la « génération Poucette³ » une jeunesse révolutionnaire de manière si radicale qu'elle peut nous rappeler les premiers temps de la vie de notre langue, dans la plaine d'autrefois.

L'histoire de la langue française a commencé à se faire à la fois sublime et conflictuelle le jour où le premier homme a dit : « ceci est la norme », et que l'on s'est avisé à ériger des modèles ; ce faisant, on a inventé la perfection mais aussi l'erreur et le cancre. Or, en essayant d'établir cette norme et de l'étayer par de solides arguments, il était à peu près inévitable que l'on se fourvoyât parfois, tant la matière est complexe et sauvagement réticente à se laisser *uniformiser*. Oui, il était inévitable qu'il y eût des erreurs de jugement entérinées innocemment mais fermement par la loi : à combien de magnifiques Sainte-Clotilde, à l'image de la néogothique basilique parisienne qui pourrait passer *pour vraie*, c'est-à-dire médiévale, à combien de fausses saintes vouons-nous un culte passionné mais impie, parce que ce sont des *idoles*, quel que soit leur attrait, quelle que soit leur beauté *authentique* ?

Nous rendons-nous seulement compte que notre langue n'a pas toujours existé ? Que, pour vénérable qu'elle soit devenue, elle reste juvénile au regard du latin par exemple, ou de la langue des Grecs, dont nous arpentons pourtant toujours les anciens temples ? Mais contrairement à ces deux nobles aînés, le français de nos ancêtres médiévaux, nous l'avons oublié, et nous devons nous battre aujourd'hui pour que sa mémoire, c'est-à-dire son étude, reste conservée *au moins* derrière les épais murs de nos facultés de lettres.

Savons-nous toujours qu'il y a seulement deux cents ans, alors que toute l'Europe parlait le français de Paris⁴, la France qu'on appelle « profonde » le parlait si peu encore, et l'écrivait encore moins ? Dans ce temps, il fallait treize jours pour aller de Paris à Marseille : non seulement les distances, mais également le temps, étaient beaucoup plus longs⁵. Oui, toutes les villes sont alors loin, très loin des campagnes où prospéraient les multiples patois, précieux legs du Moyen Âge : en 1911, encore, pour les paysans et les ouvriers de France, « la langue maternelle est le patois, la langue étrangère le français⁶ ».

Avons-nous bien présent à l'esprit que le taux d'alphabétisation reste très bas jusqu'à la fin du xviii^e siècle, c'est-à-dire avant-hier, du temps des grands-parents de nos arrière-grands-pères⁷ ? Imaginons-nous un instant que la femme d'un des plus illustres intellectuels d'alors ait pu avoir la plume incertaine *et libre*, sans complexes et sans vergogne ? Tenez donc :

« Songée à vous conserver pour elle et à lui écrire le plutaux qu'il vous sera possible. adieu je vous anbrace et suis votre tres humble servante. Femme Diderot⁸. »

Nous sommes en 1765. Non, tout cela n'est pas vieux du tout ; pas vieille non plus, cette petite révolution imputant désormais à l'enseignement du français plus d'heures qu'au latin : c'est en 1832. Tout cela doit nous rappeler une évidence : notre système linguistique n'est pas *né comme cela*. C'est au contraire une œuvre d'*art* magistrale, fruit des efforts de générations de doctes penseurs ayant instauré un équilibre aussi stable que possible entre l'usage spontané de ceux qui parlent *à la mode* de leur langue bien pendue, et la nécessité normalisatrice, assurant seule la pérennité des signes gravés sur le

parchemin. La langue que nous parlons, que nous écrivons surtout, est la conquête de ceux qui ont réussi un semblant de trêve entre ces irréductibles rivaux que sont l'indomptable et poétique analogie, et l'austère et frileuse raison.

Oui, l'histoire de notre langue s'écrit dans l'éternelle tension entre évolution inopinée de l'usage et désir rationnel de normalisation, entre hasard et nécessité ; elle s'édifie également par le truchement des grandes fresques poétiques, se construit par l'alchimie de la mémoire palimpseste — celle qui gratte et qui trouve toujours sous une première version une couche plus ancienne, celle qui confond parfois un *-u* avec un *-n*, et c'est alors souvent pour l'éternité. Elle s'écrit dans les *scriptoria* des monastères, par le clerc, puis dans les cabinets (mieux chauffés) des chancelleries et des Académies, mais toujours, elle s'écrit par la main de l'homme, main mouvante, parfois tremblante, volontiers incertaine comme lui, et comme lui indisciplinée et parfois arbitraire, ou irrévérencieuse. Enfin, surtout, elle s'écrit en relevant constamment la gageure considérable que représente la transformation de la parole en texte, et la traduction de sons tout nouveaux par le biais d'antiques lettres pas toujours bien adaptées à cette jeunesse déconcertante.

C'est là que le vrai est si souvent tout près de ce qui nous paraît faux, et quelquefois ils se confondent. C'est là qu'a jailli le discours catastrophe du grincheux Vieillard Temps, comme l'appelait la Renaissance, lequel, plus vigoureux que jamais aujourd'hui, veut que tout aille à vau-l'eau, veut que les jeunes ne sachent plus écrire ni parler, veut qu'ils ne soient qu'un immense et indifférencié troupeau d'incultes qui lentement mais sûrement va mener notre langue à la ruine. Mais c'est non seulement un discours de vieux, mais un vieux discours, lisez donc :

« La langue française, si belle, va se corrompant [...] ; à présent que l'âge mûr est dépassé, nous sommes dans la crise redoutable... »

Ou encore :

« Notre langue est mise en péril par l'homme de la rue, par les gens du monde, par des ignorants de tout poil comme par des bacheliers

qui ne savent plus écrire, par les journalistes, par les politiciens, par les amateurs de sport⁹... »

Ces plaintes pourtant si familières datent : la première est de 1898, et la seconde de 1927, mais *Le Monde* d'hier aurait tout aussi bien pu republier ces propos en les mettant au compte d'une autorité contemporaine, et personne n'aurait bronché, car personne n'aurait démasqué le radotage : chaque génération s'approprie à son tour cette litanie pessimiste pour la redire et la réécrire, comme si elle était toute neuve. C'est donc entendu : tout va de mal en pis, *le monde se fait vieux*. On court inéluctablement vers la ruine, et ce petit garnement qui court, ce jeune écolier, qui vous dépasse en vous tirant une langue insolente, vous le prouve si besoin en était. Les signes apocalyptiques ne s'accumulent-ils pas autour de nous ? C'est à peine si nous percevons la cinglante ironie dans cette *réécriture véridique* de l'Histoire d'après Umberto Eco :

« Les hommes d'autrefois étaient beaux et grands (maintenant ce sont des enfants et des nains), mais c'est là fait parmi tant d'autres témoignant du malheur d'un monde qui vieillit. La jeunesse ne veut plus rien apprendre, la science est en décadence, le monde entier marche sur la tête, des aveugles guident d'autres aveugles et les font se précipiter dans les abîmes, les oiseaux se lancent dans le vide avant d'avoir volé, l'âne sonne de la lyre, les bœufs dansent¹⁰... »

Ubi sunt, où sont-ils, que sont-ils devenus, tous ceux que j'ai tant aimés¹¹, demande le poète au XIII^e siècle, faisant écho aux Anciens qui le criaient déjà. Cette question angoissée face à l'éternelle mutation des choses — « où sont les neiges d'antan¹² » ? —, l'homme n'a jamais cessé de se la poser, mais parfois, il a aussi été capable d'en rire à la manière du géant que fut François Rabelais : les neiges d'antan, raille-t-il, « le plus grand soucy que eust Villon le poete parisien¹³ ». Oui, parfois l'homme est capable de concéder que les neiges d'antan n'étaient pas plus blanches que celles d'aujourd'hui, en tout cas qu'elles relèvent davantage d'un *lieu* poétique que de la météo, et cet homme-là, comme il est *aimable et de bonne compagnie*, à l'instar du Montaigne de Madame de Sévigné !

Justement, retenons Rabelais un instant : de grands noms, d'éminents savants et passeurs de mémoire sont partis en croisade pour la sauvegarde de l'excellence du français en danger de mort, mais en se fondant sur le grand siècle du classicisme et sur le latin, voire sur le grec¹⁴, c'est-à-dire en faisant presque systématiquement l'impasse sur la période cruciale où tout se joue pourtant : celle de l'ancien et du moyen français, celle qui nous conduit de Roland aux géants de Rabelais justement, là où l'histoire du français atteint un point culminant : jamais jusqu'alors, ni depuis, la langue n'a mieux montré toute sa vitalité, ses incommensurables possibilités. Oui, le français a été la langue de Rabelais, dans une plénitude, une démesure inégalées, avant de devenir « la langue de Molière », pour reprendre la périphrase couramment utilisée pour la désigner — mais « langue de Malherbe » serait sans doute souvent plus appropriée.

L'ancrage, la référence première du présent ouvrage est donc la langue médiévale, l'ancien et le moyen français, c'est-à-dire respectivement les langues — car elles ne cessent d'être plurielles — des XI^e-XIII^e et des XIV^e-XVI^e siècles telles que les textes, nos sources essentielles, nous les ont transmises ; le point de vue de l'auteur est celui du médiéviste. C'est un plaidoyer pour cette merveilleuse ancienne langue française qu'on est en train de laisser tomber comme une « pré-histoire » négligeable puisqu'on ne juge plus vraiment utile que les futurs professeurs de français s'y frottent consciencieusement¹⁵, alors qu'elle a des choses à enseigner à tout francophone, quelle que soit sa spécialisation professionnelle. C'est un plaidoyer pour ces hommes d'il y a mille ans qui ont (presque) tout inventé en matière de français, et plus particulièrement dans le domaine de la transcription de ses étranges sonorités pour lesquelles le latin n'avait prévu ni lettres ni graphies et que nous appelons aujourd'hui l'orthographe, et qui nous donne tant de fil à retordre. Plaidoyer enfin placé sous le haut patronage d'un tireur de langue d'élite, l'immense démiurge du français qu'est Maître Alcofribas Nasier, Abstracteur de *quintessence* (lisez *la cinquième essence*, la plus précieuse en termes d'alchimie) de son métier, et plus communément célèbre sous l'anagramme de François Rabelais, qui a porté à un premier immense apogée notre langue sous les espèces du moyen français, fruit enfin mûr de toutes les promesses dont le Moyen Âge était gros¹⁶.